

Regard conscient

La force de faire face à notre histoire

Avril 2003 • No 9

Édito

La pédophilie et nous



2 **Actualité**
Brèves
Jeux de massacre

Histoire
Pédagogues et
pédophiles 3

4 **Enfance**
Lewis Carroll:
un pédophile
victorien ?

Enfance
Lewis Carroll (suite)
Perversions 5

6 **Société**
L'exemple de la
Belgique

Vécu
Du rapport à la mère
Mannequin d'Élite 7

8 **Perspectives**
Militantisme et
travail sur soi
Rapport de l'OMS sur
la violence et la santé

La sensation de renaissance qui accompagne ce printemps est très compromise par l'aveuglement des représentants élus de nos sociétés occidentales. Qu'ils veuillent la guerre ou la paix, tous prétendent savoir ce qui est bien pour les Hommes, ce qui est bon pour notre sécurité et pour notre avenir. Or, il se trouve qu'ils sont impuissants à saisir la vie et sa grandeur puisqu'ils sont enfermés dans leur volonté de conserver à leur profit le pouvoir et ses privilèges.

Les leaders - à tous les niveaux de la société - ont certes à jouer un rôle social, politique et économique pour lequel ils ont été élus ou distingués. Mais avant d'être des « rôles », ils sont avant tout des êtres humains. S'en rendent-ils compte ? En tant qu'humains qui acceptent un rôle, ils deviennent de fait - bien qu'inconsciemment - les représentants des problématiques collectives de ceux qui les ont choisis et sont, dès lors, en charge de la responsabilité non pas de les solutionner momentanément mais de les résoudre. Chaque parent a cette responsabilité devant ses enfants, chaque adulte a cette responsabilité devant les générations présentes et à venir.

Les causes de la pédophilie font partie des souffrances d'enfance qu'on retrouve globalement rejouées dans la guerre. Que ce soit par indifférence devant les représentations dépréciantes, perverses et manipulatrices de l'être humain (pages 2 et 4), par refus de prendre en compte les données historiques disponibles (page 3) ou par peur de faire le lien entre les origines de ce dont nous souffrons et ses conséquen-

ces (pages 5 et 7), nous entretenons les conditions nécessaires à la perpétuation des maltraitances faites aux enfants et leurs conséquences inexorables. Si certaines bases des rejouements sont communes à tous les humains, les conditions géographiques et donc historiques créent des spécificités propres à un peuple qui peuvent devenir, si elles ne sont pas mises à jour, un empêchement très résistant à la résolution des problématiques collectives et familiales (page 6).

Mettre à jour et résoudre les souffrances intimes comme publiques nécessitent de se reconnaître une volonté et un engagement envers la vie qui ne s'accommode ni de consensus, ni de compromissions. Le vécu traumatisant des victimes de violences, ainsi que le ou les auteurs de ces dernières, ont une histoire dont il faut réaliser le sens. Il me semble déterminant que les personnes se sentant concernées par la résolution de ces souffrances en prennent pleinement conscience. À cette condition, l'écoute offerte aux êtres en souffrance permettra de faire sortir de l'ombre leur histoire, celles de leur lignée et de leur communauté. Faute de cet élan de prendre à bras le corps les problématiques de chacun, sans se fixer sur un bouc émissaire pour s'exonérer soi-même, nous ne pourrions faire cesser les actes de pédocriminalité non plus que les guerres (page 8).

Que cette lecture vous soit nourrissante !

Bernard Giossi

Prochaine parution en juin 2003 :
un éclairage sur « la guerre ».

Brèves

Les femmes et les enfants d'abord

Amnesty International estime qu'en Russie, 36 000 femmes sont battues chaque jour par leur compagnon, dont 14 000 meurent chaque année des suites de ces violences. Leur nombre est à peu près égal à celui des soldats soviétiques tués en Afghanistan en 10 ans de guerre (79-89).

Combien d'enfants souffrent terriblement ou succombent dans cette tourmente. Ne sont-ils pas en droit d'attendre sécurité, accueil, et tendresse du monde de leurs parents.

ATS, 6.3.03

Dur comme fer

Mme Biljana Plasvic, dite la Dame de fer serbe, est le premier représentant du Pouvoir qui admette sa responsabilité de leader dans la campagne d'expulsion, de viols et de meurtres menée par les nationalistes serbes. « La conscience d'être responsable de tant de souffrances humaines ne me quittera jamais » déclare-t-elle.

La conscience dont elle parle est en fait de la culpabilité. Il lui semble moins culpabilisant d'admettre ces crimes de guerre qu'aux mères de reconnaître ce qu'elles font subir quotidiennement à leurs enfants au nom de la déculpabilisation parentale.

ATS, 27.3.03

Pollution sol-air

Dans son dernier livre, l'écrivain français Philippe Sollers (66 ans) écrit : « On peut d'ailleurs se contenter de définir l'amour comme une interruption de l'ennui ». Les millions d'enfants qui souffrent du manque d'amour des adultes font face chaque jour à des personnes qui, comme ce monsieur, refoulent leur souffrance avec la dernière énergie et se légitiment ainsi de dénier en toute inconscience l'acte d'amour infini qu'est la vie de chaque être humain.

L'Étoile des Amants (Gallimard)

Une « chance » de mourir

En février 2000, une fillette ivoirienne de 8 ans est morte, torturée à mort par sa grand-tante et son mari, son martyr a duré une année. Aucun médecin des services sociaux, ni les voisins, ni d'ailleurs les policiers n'ont osé intervenir. Les tortionnaires ont été condamnés, certes, mais il faudrait mettre à jour leur terrible histoire d'enfant qui a fait d'eux des bourreaux ainsi que le passé

Jeux de massacre

Des campagnes publicitaires ouvertement pornographiques - celles d'Aubade, Axe ou Sisley par exemple - précipitent les jeunes dans l'exploitation d'une sensualité qui humilie leur conscience.

Il y a une jouissance dont l'Homme est privé dès sa plus tendre enfance, c'est celle que procure l'exercice de sa conscience. Harcelé par le déni et les humiliations faites à cette puissance fondamentale, l'homme adulte se désespère.

Lorsque la mère inflige simultanément à son enfant le déni de cette conscience, le refus psychologique et physique

Dégoût

En infligeant au public des images et des « leçons » à caractère sado-masochiste, une marque de sous-vêtements a triplé son chiffre d'affaires en 2002.

Tribune de Genève, 12.12.02

de prodiguer les soins indispensables à son développement holistique et le harcèlement éducatif, alors l'enfant vit l'accumulation de tels manques que sa vie sera complètement axée sur la frustration que ceux-ci occasionnent.

Le massacre de l'adolescence achève le tableau. En effet, au lieu d'être reconnus pour leur faculté naissante d'exercer et de réaliser leur conscience, les adoles-

de ces hommes et femmes qui entendent et voient un être humain détruit petit à petit sous leurs yeux sans trouver en eux la force de prendre sa défense.

Il faudrait nommer l'enfance de cette mère africaine qui l'a rendue capable d'abandonner sa fille de 7 ans pour qu'elle soit éduquée en Europe afin de lui « donner une meilleure chance dans la vie ».

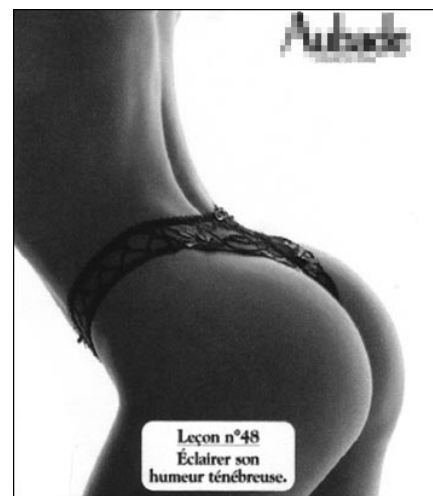
Le Temps, 30.1.03

Massacre à la tronçonneuse

Dans l'émission de TF1, A tort ou à raison (sept.2002), Claire, prostituée indépendante déclare : « Je suis une travailleuse du sexe. J'utilise mon sexe au même titre que les intellos leur cerveau et les femmes de ménage leurs mains. Une partie de mon corps me sert à gagner ma vie, et mon sexe n'est pas plus sacralisé que mon cerveau ou que mes mains ».

On ne peut dire plus « clairement » comment un être humain est réduit à

cents sont littéralement assassinés dans leurs élans, dans leur raison d'être. Le déni est total. Leur puissante vitalité qui s'épanouit durant ces années est réduite par les adultes à des pulsions sexuelles croissant au rythme de la formation de leurs organes sexuels. Le massacre de leur conscience se complique dans la promotion faite de l'érotisation des relations amoureuses des jeunes. La réduction est consommée.



Les parents et la société précipitent la jeunesse dans une orgie de sensualité dont ils espèrent inconsciemment la résolution. Mais en attendant, ils avortent la raison d'être des rejouements et gavent leurs frustrations.

S. V.

la prostitution. On coupe un enfant en morceaux jusqu'à ce qu'il ne puisse plus se reconnaître entier, intègre, conscient de sa valeur humaine. Adulte - ou presque - il se vendra lui-même et le fait de se revendiquer comme une marchandise deviendra son identité.

Télé 7 Jours, 28.9.02

Mort subite

Selon les premiers résultats d'une étude de l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale (INSERM), un nombre significatif de cas de mort subite du nourrisson serait en réalité le fait de maltraitances passées sous silence. Même en cas de suspicion de mauvais traitements ou de négligence, une démarche judiciaire ou administrative est loin d'être systématique, relèvent les chercheurs qui ajoutent : « Il est probable qu'au terme de l'étude, nous aurons démontré que le nombre réel d'homicides est supérieur à ce que l'on croit. »

Libération, 15.3.03

Pédagogues et pédophiles

Les conséquences des comportements pédophiles des adultes envers les enfants ne furent reconnues que très progressivement. En effet, la mise en lumière de leurs origines aurait mis trop directement en cause les rapports des parents à leurs enfants et l'éducation à laquelle ils les soumettaient.

L'usage sexuel ou non des enfants, les incestes, les viols et violences physiques aussi bien que psychiques et autres perversions à caractère sexuel sont d'abord induits par le rapport défectueux à la mère. Dans les sociétés aristocratiques puis bourgeoises, l'enfant est livré aux nourrices, aux servantes, à la gouvernante, aux précepteurs et éducateurs, religieux ou laïcs, c'est-à-dire aux *pédagogues*.

Le *paidagôgos* des anciens Grecs était « l'esclave chargé de conduire les enfants à l'école », puis le précepteur, car l'éducation elle-même était conduite par ces mêmes esclaves spécialisés. Les pédagogues grecs puis romains enseignaient à leurs jeunes élèves mâles à discipliner leur esprit, à maîtriser leurs sentiments et à soumettre leur corps dans le plus complet mépris de ces mêmes sentiments. Ces enfants étaient livrés à ces esclaves afin de les endurcir, d'en faire de futurs maîtres et de les impliquer dans les rejouements de violence et de goût du pouvoir de leurs parents. Les mères abandonnaient donc leur progéniture aux mains de domestiques méprisés, jouant sur eux leur propre abandon et leur propre désensibilisation. Les pédagogues étaient investis du pouvoir nécessaire à l'éducation de ces garçons, y compris, bien sûr, celui de les humilier, de les battre et de les utiliser comme objet sexuel.

L'abus comme mode relationnel

Les passages à l'acte des pédagogues de ces époques sont inséparables de la pédérastie, certains s'en sont même réclamés. *Pédéraste* - du grec *pais*, *paidos* « enfant » et *erastés* « qui aime, amant » - est un mot qui, s'il est attesté en français dès 1584, est rare avant le XIXe siècle. Son usage ne semble se diffuser largement dans la population que lorsqu'il prend le sens d' « homosexuel quel que soit l'âge du partenaire ». Cette précision est un contre-sens qui révèle la culpabilité qu'engendre cette pratique et témoi-

gne du besoin de la résoudre dans une morale acceptable.

Pour les Grecs anciens, s'il n'était pas connoté sexuellement, *pais* désignait de préférence l'enfant mâle. Il pouvait signifier fils ou fille aussi bien que serviteur ou esclave, c'est-à-dire pas grand-chose.

Erastés, supposé dire l'amour de l'adulte pour l'enfant, vient du même verbe *eran* qui donne « eros », « érotisme » et exprime « l'excitation sexuelle, la licence ou l'obscénité » mais aucunement le sentiment de lien affectif qui devrait caractériser l'amour de la mère et du père pour leur enfant. *Paidèrastés* désignait précisément l'aîné du couple homosexuel et implique clairement un rapport de pouvoir et de soumission imposé au plus jeune (*erômenos*). La pédérastie désigne donc l'usage sexuel d'un enfant mâle ou d'un adolescent par un adulte et contredit ainsi toute idée de consentement réel, vu le rapport d'âge et l'éducation impliquant toujours la manipulation du plus jeune au profit du plus âgé.

La partie émergée de l'iceberg

À la fin du XIXe siècle apparaît le mot savant *pédophile* qui définit « une personne ressentant une attirance sexuelle pour les enfants ». Ces personnes auraient pu s'en tenir à nommer, du bout des lèvres, leur trouble fascination puisqu'elles en cachaient la pratique depuis si longtemps. Pourtant, en 1968, probablement du fait des bouleversements sociaux et de la volonté de changement que l'on sait, ce qu'admettait ressentir ou fantasmer un homme fut défini comme « pouvant entraîner abus sexuels, exploitation pornographique et même violences et assassinat sur la personne d'enfants ». Ce ne sera qu'en 1990 que l'attirance sexuelle pour les enfants prendra « des valeurs très négatives ». Il aura donc fallu, dans ce cas précis, près d'un siècle pour que l'utilisation des enfants comme objets sexuels, sa nocivité et ses conséquences commencent à être mises à jour. C'est dire les enjeux familiaux et sociaux qui sont liés aux perversions de la sexualité humaine.

L'enfant-marchandise

La définition de la pédophilie parle à juste titre d'exploitation pornographique. *Pornographie* vient du grec *pernênai* signifiant « vendre - des marchandises, des esclaves ». *Pornê* qui

désigne la prostituée a pour sens premier « femme vendue, femme marchandise », en fait une femme identifiée à son statut de marchandise. Il y a donc un lien direct entre la pédérastie, la pédophilie et la pornographie : la prostitution, la vente d'un être humain, le passage de l'état d'être humain à l'état d'objet utilisable, c'est-à-dire consommable. Il est dès lors indispensable de saisir par quel canal des enfants peuvent être soumis à de tels comportements et en reconnaître l'origine.

Lorsqu'une fillette est, très jeune, sexualisée par les rapports ambigus, voire incestueux, de ses parents puis poussée à se comporter comme une « petite femme » tout en essuyant les reproches (explicites ou implicites) d'une mère frustrée et d'un père mal à l'aise, elle est détournée de sa réalité et de la réalisation de sa conscience de femme. Adolescente, puis jeune femme, elle ne peut s'épanouir car elle est déjà livrée à l'homme pour sa satisfaction sexuelle et sociale. Elle devient une icône de la prétention maternelle et paternelle, puis masculine. Inconsciente et livrée aux hommes de pouvoir (parents, médecins, religieux, professeurs, etc.), seule et privée de la protection de l'homme conscient et fort qu'aurait dû être son père et que n'est pas son époux, elle livrera d'autant plus facilement ses enfants aux mêmes hommes. La pédophilie (pour graves que soient ces actes) est donc bien une étiquette destinée à soustraire au regard du plus grand nombre l'énormité de la manipulation de l'être humain opérée aux fins de maintenir le Pouvoir et ses représentants.

Le sens même du mot *pédophilie* induit que l'enfant agit une séduction et est en partie responsable dans cette problématique. Ce n'est pas l'enfant qui fait le pédophile, c'est l'histoire de l'adulte pédophile qui lui fait impliquer de force l'enfant dans sa dynamique de rejouement et d'évitement de sa souffrance. Ce qu'un enfant a vécu fera de lui un agresseur d'enfant et l'histoire d'un autre enfant fera de lui le parent d'un enfant agressé. C'est toujours dans le passé douloureux des êtres, de leur famille et de leur lignée que peuvent être mises à jour les réponses justes à nos questions.

Bernard Giossi

Définitions : *Dictionnaire Historique de la langue française*, Le Robert, Paris, 1998.

Lewis Carroll, un pédophile victorien ?

L'idéalisation de l'enfance va de pair avec la maltraitance. La littérature enfantine anglaise du XIXe siècle témoigne de cette réalité, ancrée dans l'histoire familiale de ses auteurs.

Charles Lutwidge Dodgson, alias Lewis Carroll - auteur glorifié d'*Alice au Pays des Merveilles* - souffrait d'une obsession malade pour les fillettes. Ses œuvres d'écrivain et de photographe, ainsi que l'abondante correspondance intime qu'il a léguées, permettent de reconstituer l'univers dans lequel il a vécu et de mettre à jour l'origine de ses névroses sexuelles. Ainsi, l'idéalisation de l'enfance qui caractérise la littérature enfantine inaugurée par Carroll porte-t-elle les marques de l'abus et de l'enfermement dans lequel des générations d'enfants furent tenus. Et c'est pourquoi ces écrits fascinent tant.

exemple à la mère d'une autre de ses « amies-enfants » : « *Merci, mille mercis de m'avoir à nouveau prêté [sic] Edith. C'est une enfant des plus adorables. C'est vraiment bon - je veux dire pour la vie spirituelle, au sens où il est bon de lire la Bible - d'être au contact de tant de douceur et d'innocence.* »³

retenue et une maniaquerie obsessionnelles. Il consacre l'énergie qui lui reste à divertir ses sœurs et sa mère, une femme exigeante, épuisée par de fréquentes grossesses, qui meure à quarante-sept ans, deux jours après que Charles eut quitté la maison pour le *Christ Church College*, où il commence ses études supérieures.



Irene MacDonald, photographiée par Lewis Carroll, vers 1863.

© Gemsheim Collection

Fureur éducative

La figure de la mère idéalisée est celle que cultive compulsivement Carroll dans ses relations avec ses « amies-enfants ». Ces amitiés si intensément vécues sont en même temps déchirantes, puisqu'elles portent les stigmates de son calvaire d'enfant face à une mère distante et cruelle. À une petite fille rencontrée sur la plage, il écrit : « *Ô mon enfant, mon enfant ! J'ai tenu ma promesse hier après-midi et je suis descendu à la mer pour me promener avec vous le long des rochers, mais je vous ai aperçue en compagnie d'un autre monsieur, alors je me suis dit que vous ne vouliez pas de moi pour le moment.* »⁵

Parfois, il ne peut réprimer un reproche déplacé qu'il adresse en réalité à sa mère, par personne interposée. À une amie de neuf ans, il confie : « *Expliquez-moi comment je vais m'amuser à Sandown sans vous. Comment pourrai-je me promener sur la plage, seul ? Comment pourrai-je m'asseoir, tout seul, sur ces marches de bois ?* »⁶

La fureur maternelle, que Carroll n'est pas même en mesure d'entrevoir consciemment, transparaît dans ses écrits. *Alice* est une sorte de cauchemar permanent, un monde violent où, dès les premières pages, les objets familiers volent en tous sens. L'héroïne dégringole au fond d'un terrier, une cuisinière jette casseroles et assiettes à la tête d'un bébé et, si le personnage central du roman s'en tient à ses bonnes manières, la moindre étourderie peut être punie de mort : « *Eh bien, voyez-vous, mademoiselle, confie un jardinier à Alice, le fait est que ce rosier-ci eût dû être un rosier fleuri de roses rouges, et que nous avons planté là, par erreur, un rosier blanc ; or, si la reine venait à s'en apercevoir, nous serions tous assurés d'avoir la tête tranchée.* »⁷

Aux dires de Carroll, la Reine de Cœur représente la passion incontrôlable. « *C'est*

Idolâtrie

« *J'espère que vous m'autoriserez à photographier tout au moins Janet nue ; il paraît absurde d'avoir le moindre scrupule au sujet de la nudité d'une enfant de cet âge.* »¹ Quand il écrit ces lignes péremptoires à la mère de trois fillettes, Lewis Carroll a derrière lui une longue pratique de la photographie, largement dédiée à ses « amies-enfants », avec lesquelles l'honorable professeur de mathématiques entretient des relations passionnées. Au *Christ Church College* où il enseigne, la résidence de Carroll ressemble à une nursery remplie de jouets animés et lorsqu'il y invite une enfant particulièrement *exquise*, il écrit dans son journal : « *Je marque ce jour d'une pierre blanche.* » Vers 1850, il commence à photographier les fillettes dans des poses d'héroïnes de contes de fées, puis passe à des clichés déshabillés qu'il exige qu'on détruise après sa mort, avant d'abandonner la photographie en 1880².

Dans le milieu rigoriste et bourgeois où évolue l'auteur d'*Alice*, il est fréquent pour un homme respectable d'idolâtrer les petites filles. Lewis Carroll - qui restera célibataire toute sa vie - est incapable d'une relation adulte et exprime ouvertement la satisfaction qu'il tire de ses fréquentations juvéniles. Alors dans la soixantaine, il écrit par

Mère idéalisée

L'enfance de Charles L. Dodgson est tout entière baignée dans l'univers concentrationnaire de l'Angleterre victorienne. Son père, pasteur d'un petit village du Cheshire, a un goût prononcé pour le *nonsense*, une forme d'expression littéraire typiquement britannique dans laquelle les canards se cachent dans des tasses à café et les notables sont changés en gâteau. Très précoce, Charles anime des spectacles familiaux pour amuser ses sœurs et compose à son tour toutes sortes de textes, apparemment sans queue ni tête, qui préfigurent déjà les récits d'*Alice*. À douze ans, il écrit un poème dans lequel il imagine faire bouillir l'une de ses sœurs en ragoût et donne à un frère cadet ce conseil étonnant : « *Ne rugissez point de crainte d'être aboli !* »⁴

La terreur qui règne chez les Dodgson est telle que sept des onze enfants de la famille sont affligés d'un bégaiement. Charles souffrira toute sa vie de ce handicap qui ne le quitte qu'en présence de ses « amies-enfants ». Son éducation est entièrement dévolue à la répression de toute émotion, de tout élan vital au point que le jeune Dodgson développe une

une sorte de *Furie aveugle dont la rage est sans objet*» écrit-il en 1887 dans la revue *The Theatre*⁸. Il est vraisemblable que ce personnage symbolise une facette particulièrement terrorisante de Frances Jane Dodgson, mère de Charles.

Flagellations

Pour trouver l'origine de cette hystérie larvée - que Mrs Dodgson elle-même devait craindre comme la peste -, il faut revenir sur les pratiques éducatives de l'Angleterre victorienne, particulièrement celles des cercles religieux dont Lewis Carroll est issu. L'Ancien Testament encourage ouvertement les parents à battre leurs enfants⁹ et toute joie de vivre est sévèrement condamnée. Dans les *public schools* - un terme qui désigne en fait les établissements privés où l'élite bourgeoise abandonnait sa progéniture -, filles et garçons sont frappés en public, lors de rituels de flagellation au caractère ouvertement érotisés¹⁰.

Ces tortures pervertissent l'enfant pour qui violences et humiliations deviennent indissociables de la relation intime. Charles Kingsley, un écrivain et théologien contemporain de Carroll, recommandait par exemple à sa fiancée un régime d'abstinence et des flagellations avant de consommer leur mariage et lui envoyait des portraits de leur couple faisant l'amour enchaîné sur une croix. Il est l'auteur d'un ouvrage destiné aux enfants, *The Water Babies* (1863), où abondent les images de culpabilité et de souillure sexuelles¹¹. Par contraste, la fillette incarne un fantasme de chasteté et d'innocence, dont on peut consommer la pureté sans jamais craindre les foudres parentales ou remettre en question l'idéal maternel. Carroll a une certaine intuition des excès qu'il commet envers ses «amies-enfants» lorsqu'il fait dire, par exemple, à l'une d'elles : «*Bou ! Hou ! Ily a Mr. Dodgson qui a bu ma santé, qu'il ne m'en reste plus une goutte.*»¹² Mais sa compulsion l'enchaîne et le dégoûte au point qu'il s'astreint à une discipline rigoureuse pour tenter de maîtriser sa passion dévorante. Au *St Bartholomew Hospital*, il assiste une heure durant à une amputation de la jambe pour vérifier si, en cas d'urgence, il serait capable d'être «à la hauteur de la situation.»¹³

C'est à son propre élan vital qu'il fait désormais subir la castration psychique infligée dans le douloureux apprentissage des «bonnes» manières. Sa sensibilité pervertie lui répugne, comme jadis son exubérance de petit garçon insupportait sa mère, figée dans la terreur de sa propre vie, à laquelle il sacrifia néanmoins son âme d'enfant.

Marc-André Cotton

Perversions

Au cours de mon cheminement thérapeutique, j'ai réalisé combien ma sexualité d'adulte avait été pervertie par les humiliations qui me furent infligées, en particulier par ma mère. La nécessité de remettre en scène l'empreinte de ces souffrances a téléguidé ma vie affective et mes choix amoureux. Sans en comprendre l'enjeu, j'ai reproduit ce douloureux passé avec la mère de mes enfants, avant de mettre à jour - par des revécus également douloureux - les mécanismes qui avaient conduit mes relations intimes vers une impasse.

Humiliations maternelles

Lorsque j'étais enfant, je ne comprenais pas l'intransigeance de ma mère à mon égard, ni pourquoi elle évitait d'être tendre avec moi. Quelque chose de moi semblait la dégoûter. Par exemple, elle m'envoyait régulièrement chez le coiffeur d'où je revenais honteux, le crâne presque rasé. Je détestais ce rituel, mais c'était l'un des rares moments où je recevais un peu de douceur et d'attention. Le soir, seul dans mon lit où mes parents m'expédiaient de bonne heure, je caressais machinalement ce qui me restait de cheveux. Une sensation de chaleur m'envahissait alors et je sommais dans le sommeil.

À l'âge de la puberté, je provoquai mes premières érections en imaginant des jeunes femmes subissant le même rituel dégradant et les photos de magazines féminins me troublaient. Ignorant le sens de ces fantasmes sexuels, je rêvais en même temps d'une partenaire idéalisée qui m'accueillerait totalement. Mais ma force virile était humiliée : émotionnellement, j'étais un petit garçon qui quémandait l'amour de sa mère, sans espoir de jamais l'obtenir.

Le mariage me donna l'occasion de rejouer pleinement cette problématique relationnelle avec ma compagne. Je me sentais légitime de réclamer la présence, l'attention ou la disponibi-

lité que je n'avais pas eues. Mes blessures me rendaient exigeant. Dans la sexualité, nous avions nos codes et, pour ma part, ceux-ci impliquaient de remettre en scène les humiliations de mon enfance. Mon intérêt érotique était attaché à un vêtement, à une coiffure ou à un fantasme chargés pour moi d'une signification particulière. Peu à peu, le désir mutuel s'estompa, cédant la place à la rancœur. Je retrouvai les sentiments de solitude et d'amertume vécus enfant avec ma mère.

Fureur paternelle

Bien des années plus tard, j'ai revécu en thérapie une scène primale qui m'a aidé à faire le lien entre la répression brutale infligée à mon intégrité physique et mes inhibitions sexuelles. Je devais avoir une douzaine d'années et jouais en maillot de bain avec d'autres enfants au bas de notre immeuble, par un beau jour d'été. Nous nous amusions avec un puissant jet d'eau circulaire, installé là pour arroser la pelouse. Soudain, bondissant derrière moi, un employé communal déchaîné me saisit par la taille et me flanqua une fessée devant ses collègues attablés à une terrasse. En séance, vingt-cinq ans après, je revécus l'érection instantanée qu'accompagna une violente crispation musculaire. Je ressentis l'humiliation durable, qui m'avait fait me réfugier dans une cour intérieure en grelottant. J'exprimai la colère retenue depuis tant d'années et réalisai la portée psychologique et physiologique de cet acte monstrueux.

Ce jet d'eau qui m'attire, c'est l'expression de ma force vitale - sexuelle, notamment - dont je ne dois pas jouir. Cet homme en furie, c'est la figure de mon père qui viole mon intégrité en justifiant sa violence. Cette honte, bue jusqu'à la lie, c'est déjà le revécu des humiliations subies dans l'intimité de ma famille et dont je commence à prendre la mesure. En libérant l'énergie mise à retenir la souffrance, je m'ouvre alors à d'autres prises de conscience.

M. Co.

Notes :

1L. Carroll à Mrs Mayhew, 27.5.1879, in *The Collected Letters of Lewis Carroll*, éd. Marton Cohen, Londres, 1979.

2Voir *Lewis Carroll, un photographe victorien*, éd. du Chêne, Paris, 1979 ou <http://aliceaupaysdunet.free.fr/pages/index.htm>.

3L. Carroll à Mrs Stevens, 1.6.1892, op. cit.

4Cité par Jackie Wullschläger, *Lewis Carroll : l'enfant-muse*, in *Enfances rêvées*, éd. Autrement, coll. Mutations No 170, mars 1997, p. 43.

5L. Carroll à E. ou V. Gordon, 14.8.1877, op. cit.

6L. Carroll à G. Chataway, 21.7.1876, op. cit.

7L. Carroll, *Tout Alice*, trad. H. Parisot, éd. Flammarion, 1979, p. 158.

8L. Carroll, *Alice on the Stage*, *The Theatre*, avril 1887.

9Lire par exemple le *Deutéronome* 21-21.

10Lire Jonathan Benthall, *Invisible Wounds Corporal Punishment in British Schools as a Form of Ritual*, *Child Abuse and Neglect* 15 (1991), pp. 377-388.

11Cité par J. Wullschläger, op. cit., p. 37.

12L. Carroll à G. Chataway, op. cit., p. 230.

13The Diaries of Lewis Carroll, vol. I, Roger L. Green, Londres, 1953, 19.12.1857.

L'exemple de la Belgique

Personne ne peut réellement comprendre les passages à l'acte pédophiles sans saisir les dynamiques qui les sous-tendent. En Belgique, la résistance aux invasions historiques a structuré un rapport particulier du père à ses enfants. Ce comportement éducatif a fait le lit de la pédophilie.

Dans ce pays, un régionalisme très fort s'enracine dans la résistance à l'envahisseur. Les Belges glorifient cette résistance sans réaliser que cette attitude interdit l'accueil des souffrances et empêche la mise à jour des dynamiques agissantes. Elle crée un rapport spécifique de parentalité légitimé par l'histoire de chacun.

Obéir au doigt et à l'œil

Dans cette logique, *il est normal* que le père fasse subir à ses enfants une certaine distance relationnelle qu'il associe au fondement du respect entre les générations - il rejoue la résistance de ses propres parents aux sentiments humains qui comblent l'Homme lorsqu'il est en présence de ses très jeunes enfants. *Il est normal* qu'il les terrorise afin de mieux réussir leur dressage. *Il est donc normal* qu'il humilie les élans de ses fils et tire de cette humiliation le sentiment d'être un homme fort, juste et même aimant, ce qui lui permet d'exiger de la part de ses enfants et du groupe la reconnaissance d'être tout cela. *Il est normal* qu'il exige d'eux de l'embrasser après avoir été battus par lui, afin qu'ils n'éprouvent pas de rancune envers lui - il implique ainsi l'amour de l'enfant

Colère

«La stratégie consiste à faire dévier la colère de l'enfant vers les ennemis désignés par l'histoire.»

dans sa mise en scène. *Il est normal* que les enfants - et en particulier les fils - obéissent à leur père au doigt et à l'œil. Le père frappe et oriente la réaction de l'enfant dans le sens de ses intérêts et de ceux du groupe comme dans le cas de la résistance à l'ennemi. Il légitime sa dureté en affirmant que son propre père lui a permis de devenir fort et de résister alors qu'il n'a pu concevoir le monde qu'à travers la terrible souffrance de n'avoir pas été, un seul instant,

Dans cette éducation, il ne faut surtout pas que la colère engendrée par ce traitement soit refoulée. La *stratégie* consiste à la faire dévier vers les *ennemis désignés par l'histoire*. Les enfants jouissent même d'un espace où ils peuvent remettre en cause leur père, espace très cadré qui valorise le père dans sa résistance aux critiques. Mais attention aux écarts... il reste interdit de toucher aux souffrances affectives qui désarçonneraient le père de son rôle de patriarcat.

Humanisation et compensation sexuelle

À ce stade, l'enfant - emporté par l'énorme souffrance de ne pas être reconnu pour ce qu'il est - devient aisément manipulable, car cette torsion qui consiste à projeter les causes de sa souffrance sur un bouc-émissaire, procure un certain soulagement relationnel, l'illusion d'être reconnu par le père et le sentiment d'être ensemble dans un combat commun.

Pour cela, il faut beaucoup de bouc-émissaires là où - enfants - les membres du groupe l'ont eux-mêmes été. Il faut aussi des compensations sexuelles et le sacrifice de l'ultime victime de ce rapport éducatif. Celle que le groupe, à travers ses bourreaux, met en situation de ne plus pouvoir résister. Dans sa vulnérabilité, la victime exprime alors les sentiments refoulés du groupe et des bourreaux. Sa terrible expression soulage ces derniers de la tension due au maintien du refoulement, tout en confirmant la justesse de l'éducation paternelle. En effet, lorsque cette résistance ne peut être exercée - en l'occurrence à cause d'un rapport de force défavorable -, l'être devient le jouet de la violence sociale qui le conduit à l'esclavage ou à la mort.

Dans ce contexte psychologique, la notion de pédophilie s'est modifiée en fonction de l'évolution des rapports humains, économiques et sociaux. L'inceste, *en tant que jeu de rôle des violés perpétrés par des envahisseurs sans pitié*, a sans doute été intimement légitimé. Un père incestueux a un comportement différent de celui d'un conquérant. Il a pu résulter d'un ensemble de données historiques que - dans l'intimité des familles - le père s'autorise un droit de cuissage sur ses filles vouées par le passé à subir le viol des nouveaux occupants de la *Mère Patrie*. Dans le processus de résolution ou dans la reconnaissance de

certaines conséquences, cette réalité a pu ensuite se réduire au droit de cuissage revendiqué ouvertement par les patrons des usines et enfin se restreindre à des violeurs potentiellement désignés par le groupe.

Encourager l'introspection

Hormis l'accueil en conscience de nos souffrances, toutes les réponses données à ces dernières complexifient et structurent la problématique au lieu de la résoudre. Nous pourrions nous rejouir de voir le phénomène de la

Résistance

«Le père frappe l'enfant et légitime sa dureté en affirmant que son propre père lui a permis de devenir fort et de résister.»

pédophilie se raréfier dans la culpabilité des générations, mais il se trouve que la culpabilité ne résout pas le problème et que, dans nos sociétés, toutes les données de cette problématique sont encore présentes. L'amour du père vis-à-vis de ses enfants est toujours prisonnier de sa satisfaction de les voir soumis à son patriarcat.

Rejouer les souffrances refoulées est inévitable tant que les causes de ces traumatismes ne sont pas révélées. Ces causes blessent profondément la nature humaine. L'obsession est le résultat du maintien du refoulement et c'est le non-aboutissement du jeu de rôle - lequel devient compulsif - qui donne leur caractère obsessionnel à des passages à l'acte particuliers.

Le Pouvoir ne veut pas et ne peut pas résoudre la souffrance humaine, car c'est sur le refoulement de cette dernière qu'il fonde son emprise. À cause de l'identification à leur rôle social, ses représentants se sentent immédiatement menacés par toutes tentatives allant dans le sens de la résolution du problème. Il va donc à travers ses agents pointer les extrêmes pour dénoncer le Mal en l'Homme - c'est le sens de la loi belge de compétence universelle du 16 juin 1993, qui permet de poursuivre quiconque pour crime contre l'Humanité - au lieu d'encourager l'introspection.

Sylvie Vermeulen

La version intégrale de cette réflexion peut être téléchargée sur la page d'accueil de notre site internet.

Du rapport à la mère

Les souffrances liées à l'inconscience maternelle compensée par de l'argent puis par la disponibilité d'une fortune sont porteuses d'une problématique particulière de la bourgeoisie. Témoignage.

Pendant le travail d'introspection et de mise à jour, j'ai recontacté mes sensations et mes sentiments de nourrisson. Le regard que maman posait sur moi était constamment chargé de choses inconnues et incompréhensibles qui étaient autant de formes de sa souffrance et que je nomme aujourd'hui : inquiétude, surprise, dégoût, peur, incompréhension, colère, impatience, trouble, douleur, culpabilité, dureté, etc. J'ai réalisé petit à petit que je n'étais pas venu au monde pour être face à ça. Je suis un être humain sensible et conscient, *le sens de la vie est de réaliser la Conscience*. La réduction effroyable, dans laquelle le refoulement de sa souffrance avait confiné ma mère, me mettait instantanément en danger de mort, c'est-à-dire en danger de me désincarner. Rien ne pouvait m'arriver de pire.

Manque de mère

Pour survivre, il me fallut saisir et comprendre les souffrances de ma mère afin d'aller vers elle puisqu'elle ne *pouvait* pas être en conscience avec moi. Ce fut une terrible découverte de constater que son inconscience l'avait fait mettre au même niveau la compensation et le soulagement momentané de sa souffrance, et le dévouement de mon corps, de ma vitalité, de ma conscience et de ma force, toutes qualités humaines essentielles à la réalisation de ma pleine Humanité.

Plus tard, l'autisme de ma mère et l'interdit absolu de la voir ainsi qu'elle était me fit chercher dans les retours des autres la confirmation que cette histoire était bien la mienne et, pour soulager ma culpabilité, que les autres étaient entièrement responsables de ma souffrance ou de ma joie. Je vécus une naissance catastrophique, en clinique, d'une femme contractée à l'extrême, rétive et impuissante à jouir de son corps de mère-méme-donnant-la-vie. Elle ne me garda pas près d'elle, je me suis senti abandonné. Alimenté au lait maternisé au lieu d'être nourri par et de ma mère, seul et terrorisé dans un lit, je me suis senti rejeté. Incompris, menacé et frappé, je me suis senti interdit. Ces souffrances ont creusé en moi un terrible manque de mère. Pour

me rassurer, j'ai désespérément désiré ma mère qui, rejetant mes élans, m'a éloigné d'elle plus encore. Je me suis endurci, mais quoiqu'elle me fasse subir, maman restait toujours visible sur tous les horizons.

La compensation et ses conséquences

Devenu jeune adulte, j'ai saisi toutes les *ouvertures* possibles pour compenser ce manque toujours vivace et opérant au fond de moi. De compagne en compagne, je me suis inconsciemment attaché à retrouver les sentiments d'insécurité et de besoin de présence accueillante vécus pendant ma petite enfance ; attribuant aux femmes la responsabilité de mes sentiments, je perdais maman de vue : je jouais mon passé. Les relations sexuelles furent le lieu privilégié d'un accueil et d'une chaleur dont ma jeune mère m'avait tant privé. Plus moi et mes compagnes avançons en âge, plus il m'était difficile de me faire accueillir et de me laisser aller. Nous nous durcissions, nous devenions raides dans nos postures de souffrance. Des relations intimes avec des femmes de ma génération devenaient trop difficiles, tant chacun de nous se légitimait d'exiger de l'autre ce qu'il ne pouvait lui donner. Je vois aujourd'hui que je les désirais insensiblement plus jeunes au fil des années, et ce, dans le complet déni de mon propre âge.

Lorsque je fus en relation avec une jeune fille de 26 ans plus jeune que moi, je ne pus plus différer de voir que *quelque chose* n'allait pas. Notre entourage se montra choqué par notre écart d'âge, mais la réprobation nous enferma dans notre détermination. Il me fallut reconnaître ma propre volonté de sortir de cette impasse relationnelle, éclairé par la conscience aimante d'amis résolus à m'accompagner pour mettre à jour ma problématique. Je réalisai alors que les souffrances liées au manque de mère, compensées par de l'argent puis par la disponibilité de sa fortune, me faisaient porteur d'un jeu particulier de la classe bourgeoise. Une jeune fille de 18 ans ne pouvait être naturellement intéressée par mon aspect, mon âge ou ma situation sociale, seul le manque de père, d'argent et des compensations matérielles liées à son usage pouvait l'agir dans ce sens. Le jeu de ma souffrance nécessitait la présence d'une fille jeune dont le corps et l'énergie évo-

queraient ceux de ma mère jeune. Ses jeux familiaux, non mis à jour par sa mère, impliquaient sa soumission à un homme de l'âge de son père, disponible et suffisamment riche dont elle tirerait des avantages matériels sécurisant contre sa mise à disposition.

Compensation

« Les relations sexuelles furent le lieu privilégié du jeu et de la compensation d'un accueil et d'une chaleur dont ma jeune mère m'avait tant privé. »

Responsabilité de l'adulte

Notre différence d'âge me donnait l'avantage déterminant de l'expérience des relations sociales et de la manipulation de sa souffrance inconsciente et de ses désirs. C'est toute la dynamique d'absorption et de confiscation de la jeunesse par la classe dominante qui est résumée là. L'argent et les avantages sociaux que l'on fait miroiter sous les yeux de jeunes gens souffrant terriblement du manque d'une mère aimante, disponible et d'un père protecteur - tous deux conscients - sert de légitimité à les impliquer dans les jeux sexuels - entre autres - des plus âgés. C'est une version contemporaine très soft, très humanisée (et très légale dans le cas présent) du droit de cuissage, des incestes et des viols que connurent nos aïeux.

Bernard Giossi

Mannequin d'Elite

En décembre 2002, une ancienne mannequin accuse le fondateur de l'agence Elite d'avoir abusé d'elle, de lui avoir fait un enfant à 15 ans et d'avoir organisé son avortement avec la directrice de l'agence. « *Ce qui m'est arrivé ne devrait arriver à aucune petite fille* » dit-elle.

Beaucoup trop de gens semblent trouver normal qu'une mère abandonne sa fille adolescente dans ces métiers où son image d'elle-même sera manipulée et bafouée contre de l'argent.

Le Temps, 12.12.02

Militantisme et travail sur soi

C'est en démasquant les dynamiques relationnelles qui fondent nos perversions que nous viendrons à bout de la pédocriminalité.

L'Homme essaie de donner un caractère supportable à ses conditions de vie relationnelles, mais il le fait sur la croyance qu'il est insuffisant, inadapté, inutile voire mauvais. Ne pouvant soutenir une telle image de lui-même, il évite tout ce qui la lui rappelle. Ainsi, fuit-il comme la peste le travail d'introspection qui lui permettrait de prendre la mesure de sa véritable nature.

La Convention internationale des Droits de l'Enfant, comme tout texte officiel, a été élaborée en fonction d'une interprétation erronée de la nature humaine. Face aux abus des pouvoirs en place, les peuples revendiquent collectivement « la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine ainsi que l'égalité et le caractère inaliénable de leurs droits. »¹ Avec de telles dispositions d'esprit, les passages à l'acte ont encore de nombreuses années de légitimité devant eux, puisqu'à aucun moment les dynamiques qui les agissent ne sont mises à jour.

L'Histoire nous montre en effet qu'il ne suffit pas de vouloir éliminer la pédocriminalité pour résoudre le problème. L'intensité de notre indignation devrait plutôt nous en faire mesurer l'enjeu. Il est celui de la finalité des comportements humains en général. Par contraste, les Droits octroyés par les gouvernements sont toujours ceux que les représentants du pouvoir ont négociés pour garantir le maintien de leurs privilèges.

Les associations qui militent pour obtenir davantage d'espace relationnel satisfaisant pour l'enfance - *sécurité, écoute, reconnaissance, partage...* - le font en respectant les cadres des rejouements paternels encore imposés par le groupe, faute d'en reconnaître l'existence. Ainsi, la revendication des Droits reconnaît-elle les forces en présence et les fixe dans leurs rôles. Il s'agit d'humaniser sans menacer la figure du Père par la mise à jour de la vérité. Or, c'est dans la négation de l'existence de ces rejouements et de leur raison d'être que l'on trouve l'origine des perversions relationnelles remises en scène - *exploitation, manipulation, sexualisation...* - et leur éventuelle résolution.

Les nouveaux Droits acquis montrent toujours le niveau le plus élevé du processus d'humanisation des rejouements collectifs. Une fois reconnus par le plus grand nombre, ils déterminent ce qu'il est désormais possible d'exiger de la part des adultes dans leur relation à l'enfant. Mais cette évolution des mœurs suit, à s'en étonner, la courbe des intérêts économiques et sociaux des représentants du pouvoir et donc des adultes en général. Il s'agit de favoriser le progrès social et cet objectif ne peut être réalisé que par des hommes et des femmes suffisamment disponibles pour s'y consacrer. À travers leurs décisions, nos représentants assurent l'évolution générale de certains paramètres relationnels dont la stagnation empêcherait le bon déroulement du progrès. Le peuple, lui, continue à protéger de son inconscience le Pouvoir en tant que symbole représentatif du Père.

Dans ce cadre, il n'est pas possible de résoudre la problématique spécifique de la pédophilie.

Sylvie Vermeulen

Extraits du rapport de l'OMS sur la violence et la santé

Le rapport mondial de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) sur la violence et la santé, publié en octobre 2002, met l'accent sur la prévention des mauvais traitements.

« Pour beaucoup de décideurs, l'idée que la violence constitue un problème de santé publique est nouvelle et assez contraire à leur conviction qu'il s'agit d'un problème de criminalité. C'est tout particulièrement le cas pour les formes moins visibles de la violence, comme les mauvais traitements infligés aux enfants, aux femmes et aux personnes âgées (...). Les décideurs ne sont pas assez nombreux à voir que l'on peut prévenir bien des formes de violence. On continue de se concentrer sur certaines manifestations très visibles, comme la violence chez les jeunes, et de prêter beaucoup moins attention à d'autres types de violence, comme celle perpétrée par les partenaires intimes et les mauvais traitements infligés aux enfants (...). Bien des pays hésitent à prendre des mesures qui remettraient en question des attitudes et des pratiques courantes. » (pages 21-22)

« Le comportement des parents et le milieu familial jouent un rôle essentiel dans le développement d'un comportement violent chez les jeunes (...). Des châtiments corporels sévères pour punir des enfants sont des prédicteurs importants de la vio-

lence pendant l'adolescence et les premières années de l'âge adulte (...). » (page 36)

« Entre autres facteurs (...) qui encouragent les jeunes à rejoindre des gangs figurent (...) des châtiments corporels sévères ou une victimisation à la maison (...) » (page 37)

« Les châtiments corporels sont dangereux pour les enfants. À court terme, ils tuent des milliers d'enfants par an. Beaucoup d'enfants sont encore blessés et nombreux gardent des handicaps. À plus long terme, un grand nombre d'études montrent que cette pratique est un facteur important dans le développement de comportements violents et qu'elle est associée à d'autres problèmes pendant l'enfance et plus tard dans la vie. » (page 71)

« Les conséquences de la violence sur la santé de l'enfant incluent notamment alcoolisme et toxicomanies, déficience intellectuelle, délinquance, violence et prises de risques, dépression et angoisse, retards de développement, troubles de l'alimentation et du sommeil, sentiments de honte et de culpabilité, hyperactivité, mauvaises relations, mauvais résultats scolaires, piètre estime de soi, trouble de stress post-traumatique, troubles psychosomatiques, comportements suicidaires et automutilation. »

Rapport mondial sur la violence et la santé, OMS, Genève, novembre 2002, site internet : <http://www5.who.int/>

Note :

¹Préambule de la Convention internationale des Droits de l'Enfant, ONU, 1989.